VERSION GRECQUE

ÉPREUVE COMMUNE : ÉCRIT

Myriam Diarra – André Rehbinder

Coefficient : 3

Durée : 4 heures

Thème : La guerre et la paix

La version proposée cette année était extraite du traité *Comment il faut écrire l'histoire* de Lucien de Samosate (chapitre 29) ; elle reprenait le texte établi par K. Kilburn pour la collection Loeb (1968), en réalité très proche de celui de M.D. Macleod dans l'édition d'Oxford (1980). L'extrait abordait ainsi la thématique de « la guerre et la paix » de manière légèrement détournée, à travers un prisme métadiscursif et humoristique. En effet, le traité lucianesque, de forme épistolaire, se penche sur l'épineuse question de la bonne pratique historiographique ; l'extrait donné se situe à la fin de sa première moitié, qui dresse un catalogue plaisant des défauts observables chez les mauvais historiens, avant une seconde partie plus normative, dans laquelle Lucien développe ses préceptes et conseils à destination des historiographes rigoureux. La mention des Parthes, dans le titre de la version, fournissait aux candidats un élément supplémentaire de contexte relatif à l'époque de rédaction (nous utilisons le terme « candidat » de façon générique pour désigner aussi bien les candidates que les candidats) : de fait, à l'occasion des guerres menées par Lucius Verus contre les Parthes, dans les années 160 de notre ère, fleurissent les récits courtisans qui fournissent à Lucien le prétexte de rédaction du traité *Quomodo historia conscribenda sit* — en bon redresseur de torts littéraires, notre auteur se doit de mettre un peu d'ordre dans une production devenue délirante !

Le jury a corrigé cette année 360 copies (contre 396 en 2023 et 402 copies en 2022) ; cette baisse notable ne modifie toutefois pas significativement la moyenne de l'épreuve, qui se situe à 9,575 /20 ; concernant la répartition des notes, qui s'échelonnent de 0 à 20 (le 0 étant réservé aux copies blanches), un peu plus de 25% des candidats a obtenu 14 ou plus, un peu moins de 6% 17 ou plus, et une copie s'est vu attribuer la note maximale de 20/20. À noter : une copie a dû être notée 0, bien qu'elle présentât un texte de version, du fait d'une inscription fautive (en épreuve de traduction et commentaire au lieu de la version) ; nous invitons donc les candidats à la plus grande vigilance pour éviter ce genre de situation regrettable.

Bien que Lucien écrivît dans un attique qui ne devait pas trop dérouter les candidats, le texte proposé présentait quelques libertés de syntaxe qui exigeaient une lecture attentive. Il était en outre crucial de bien saisir la situation d'énonciation pour ne pas perdre de vue sa cohérence globale : comment comprendre la présence d'une très longue séquence de discours rapporté à l'infinitif (et la restituer correctement), si l'on n'a pas saisi qu'elle donne justement à lire un exemple de piètre historiographie pris pour cible de la satire ? C'est par cette longue délégation de parole que s'expliquait également la présence de données pour le moins fantaisistes sous la plume de Lucien, dans un contexte pourtant non fictionnel. La clé du passage était donnée en début de version, dans une incise entre parenthèses : Lucien explique en effet que l'historien dont il raille la fausse autopsie a confondu l'iconographie choisie par les Parthes sur leur étendard (σημείον) avec des dragons véritables. Ce passage a rarement été traduit avec

précision : si cela n'a pas eu d'impact majeur, dans la plupart des copies, sur le reste de la version, les candidats qui en avaient cerné le sens se sont révélés plus à même de rendre la tonalité ironique du texte dans son ensemble.

Il nous faut ici, aussi évident que cela puisse paraître, rappeler l'importance du paratexte fourni aux candidats et trop souvent ignoré — notamment dans le cas du traité de Lucien, moins connu sans doute que d'autres œuvres de son corpus. Ainsi, la simple lecture du titre de la version (ainsi qu'une plus grande attention à l'accentuation) eût évité à certaines copies de passer à côté du substantif δράκων (paroxyton), pourtant au cœur du passage, mais parfois confondu avec le participe aoriste (oxyton) de δέρκομαι — de sorte que le texte perdait tout son sens, malgré le rapport étymologique étroit des deux termes ; de même, l'intitulé choisi aurait dû interdire toute mention des « dragons du Parthénon » ... Plus largement, certaines copies donnent le sentiment d'une approche totalement abstraite du texte, qui tient parfois à une méconnaissance handicapante des *realia* — y compris de la toponymie antique la plus élémentaire, alors que là résidait justement une partie du comique du texte : le jury a ainsi découvert avec délices l'existence de la « Perséide » comme de la « la Parthène ».

De nombreux candidats ont heureusement su tirer parti des informations fournies, mais surtout de leur solide connaissance du grec pour produire des copies remarquables, qui s'apparentaient même, pour certaines, à des traductions littéraires. Le jury a cependant constaté la présence d'un nombre alarmant de fautes de langue, qu'il s'agisse de formes verbales fantaisistes, d'accords non effectués ou même, assez fréquemment, de syntaxes inexistantes. Nous soulignerons donc, encore une fois, que la version grecque est aussi un exercice de français, qui doit permettre d'évaluer la capacité des candidats à manier une langue soutenue, voire littéraire : il est par exemple impensable, au niveau du concours, de lire en guise de formes de passé simple « il *courru », « il *vut » ou « il *faisa », ou de voir confondus « il fit » et « il fit » ; de telles fautes sont évidemment sanctionnées, tout comme les ponctuations fantaisistes ou absentes.

Nous en venons à présent au détail du texte.

- Ἄλλος, ὃ Φίλων, μάλα καὶ οὗτος γελοῖος, οὐδὲ τὸν ἕτερον πόδα ἐκ Κορίνθου πώποτε προβεδηκῶς οὐδ' ἄχρι Κεγχρεῶν ἀποδημήσας, οὐτι γὰρ Συρίαν ἢ Ἀρμενίαν ἰδὼν, ὧδε ἦρξατο – μέμνημαι γάρ
Un autre, mon cher Philon, fort risible celui-là aussi, alors qu'il n'avait jamais mis un pied hors de Corinthe ni voyagé jusqu'à Kenkhrées, bien qu'il n'eût assurément pas vu la Syrie ni l'Arménie, commença de la sorte — je m'en souviens en effet :

Le texte s'ouvrait sur l'adjectif ἄλλος, dont il fallait comprendre qu'il était substantivé et se rapportait à l'un des mauvais historiens raillés par Lucien dans cette section du traité ; il fallait également noter l'absence d'article, qui faisait de cet historien un anonyme parmi d'autres. Cette première phrase consistait ensuite en une longue série d'appositions, avant que n'arrive l'aoriste ἦρξατο : d'abord avec le pronom démonstratif οὗτος et l'adjectif γελοῖος, accompagnés d'un καὶ adverbial, puis avec les participes προβεδηκῶς, ἀποδημήσας et ἰδὼν, auxquels il convenait de donner une valeur circonstancielle — en l'occurrence concessive ; à proprement parler, le participe ἰδὼν ne se situait pas sur le même plan que les deux premiers, puisqu'il était précédé du neutre adverbial οὐτι (« point du tout, nullement ») et non coordonné. On rappellera ici que l'adjectif ἕτερος, en parlant d'organes doubles, renvoie à l'un des deux éléments concernés, et ne pouvait se traduire comme ἄλλος — ce qui donnait d'ailleurs lieu à une expression incohérente dans la langue cible. Il ne s'agissait pas de mettre « l'autre pied », mais bien, littéralement, « l'un de ses deux pieds », et ainsi, dans un français plus fluide, « le /un pied » hors de Corinthe. Si le jury a apprécié l'effort de certains candidats pour rendre d'emblée avec exactitude les adverbes et particules, qui contribuaient à la vivacité du texte, il a

été surpris par certaines erreurs d'analyse témoignant, d'entrée de jeu, d'une lecture bien trop superficielle : l'apostrophe ὦ Φίλων, qui interpellait le destinataire du traité, a ainsi, de trop nombreuses fois, et malgré la présence de la majuscule, été comprise comme le vocatif de l'adjectif φίλος, cependant que la forme ἰδών, que l'on pouvait uniquement rattacher à ὀράω-ῶ, a donné lieu à des lectures parfois surprenantes ; de même, l'adverbe ὥδε a parfois été confondu avec le nominatif de l'adjectif démonstratif... Rappelons enfin que l'emploi de la conjonction « ou » pour coordonner des éléments dans une phrase négative est incorrect.

Le jury a toutefois lu avec plaisir les traductions qui tâchaient de rendre compte de la tonalité humoristique du texte : la première apposition a par exemple été traduite par l'un des candidats d'un heureux « un autre, Philon, un sacré drôle celui-là ».

- “ Ὡτα ὀφθαλμῶν ἀπιστότερα. Γράφω τοίνυν ἃ εἶδον, οὐχ ἃ ἤκουσα.”
« Les oreilles sont moins dignes de confiance que les yeux. J'écris donc ce que j'ai vu, non ce que j'ai entendu. »

Il fallait ici rétablir le verbe d'état sous-entendu, ce que la plupart des candidats ont fait sans problème. Si le degré de l'adjectif (ici au comparatif) a bien été saisi, en revanche le sens d'ἄπιστος n'a souvent pas fait l'objet d'une réflexion assez poussée : nombre de copies ont en effet plaqué le premier sens — actif — donné par le Bailly, sans se soucier de l'incongruité qu'il y avait à parler d'oreilles « incrédules ». Il fallait bien entendu comprendre qu'il s'agissait, pour lesdites oreilles, d'être « indignes de foi » — le mauvais historien reprenant ici l'affirmation topique de la supériorité de l'autopsie comme régime de preuve. Il convenait ensuite d'adapter la traduction du comparatif et le choix de l'adverbe de quantité selon que l'on choisissait ou non de garder un tour équivalent au α privatif du grec (« moins dignes » ou « plus indignes »). L'analyse de la forme ὥτα, pluriel du substantif οὖς, ὠτός, a posé des difficultés qu'une bonne connaissance du vocabulaire courant doit permettre d'éviter. Notons enfin l'importance d'une lecture attentive — en l'absence d'article, il n'était pas juste de traduire ce pluriel par « mes oreilles » — mais aussi de la production d'un texte cohérent : le jury a notamment appris avec intérêt l'existence des « oreilles des yeux », apparemment « les meilleurs organes », mais aussi de « l'ouille ».

La phrase suivante, malgré l'asyndète expressive, ne présentait pas de difficultés particulières : la plupart des candidats a bien analysé les deux relatifs au neutre pluriel sans antécédent exprimé. Le verbe γράφειν, quant à lui, dénotait bien le fait d'écrire, de consigner, et non de graver ou de dessiner — là encore, la simple lecture du paratexte eût évité des erreurs.

La section suivante constituait, aux yeux du jury, la difficulté principale de la version. Elle est séparée en trois membres par deux points en haut : nous étudierons chaque membre séparément.

- Καὶ οὕτως ἀκριδῶς ἅπαντα ἐωράκει ὥστε τοὺς δράκοντας ἔφη τῶν Παρθυαίων (σημεῖον δὲ πλήθους τοῦτο αὐτοῖς· χιλίους γὰρ οἶμαι ὁ δράκων ἄγει) ζῶντας δράκοντας παμμεγέθεις εἶναι γεννωμένους ἐν τῇ Περσίδι μικρὸν ὑπὲρ τὴν Ἰβηρίαν, τούτους δὲ τέως μὲν ἐπὶ κοντῶν μεγάλων ἐκδεδεμένους ὑψηλοὺς αἰωρεῖσθαι καὶ πόρρωθεν ἐπελαυνόντων δέος ἐμποιεῖν, ἐν αὐτῷ δὲ τῷ ἔργῳ ἐπειδὴν ὁμοῦ ὥσι λύσαντες αὐτοὺς ἐπαφιᾶσι τοῖς πολεμίοις·
Et il avait absolument tout vu avec une telle précision, qu'il prétendait que les dragons des Parthes (c'est chez eux l'enseigne d'une troupe : un dragon, je crois, mène mille hommes) sont des dragons vivants d'une taille extraordinaire, nés en Perse un peu au-dessus de l'Ibérie, et que ces dragons, d'abord, sont suspendus en hauteur, attachés à de grands épieux, et font naître la peur alors que les Parthes s'approchent au loin ;

puis, dans la bataille elle-même, lorsqu'ils sont au corps à corps, ils les détachent et les lancent sur les ennemis.

Le premier membre contient une première indépendante gouvernant une subordonnée consécutive. Cette indépendante est coordonnée à deux autres, intégrées dans un balancement μέν ... δέ. La première indépendante a pour verbe ἐωράκει, indicatif plus-que-parfait d'ὄραω, sur lequel porte l'adverbe ἀκριβῶς, lui-même modifié par l'intensif οὕτως, qui annonce la consécutive introduite par ὅσπερ. Le sujet du verbe ἐωράκει est l'historien ridicule dont Lucien vient de citer une maxime, et dont il s'apprête à montrer à quel point il applique mal le principe de l'autopsie, qu'il énonce lui-même. La reprise d'εἶδον, dans le discours direct prêté à l'historien, par ἐωράκει accentue l'ironie. Le COD d'ἐωράκει est le neutre pluriel ἅπαντα.

La subordonnée consécutive a pour verbe ἔφη, l'imparfait 3^e p.sg. de φημι, dont le sujet est toujours le mauvais historien. Le verbe ἔφη introduit une proposition infinitive, dont le verbe est εἶναι. Le sujet d'εἶναι est τοὺς δράκοντας τῶν Παρθυαίων, « les dragons des Parthes », et il a pour attribut le groupe ζῶντας δράκοντας παμμεγέθεις, litt. « des dragons vivants tout à fait grands ». L'attribut, comme c'est le cas généralement en grec, ne prend pas l'article. Le participe γεννωμένους est apposé à l'attribut ; il se construit avec un complément de lieu, ἐν τῇ Περσίδι μικρὸν ὑπὲρ τὴν Ἰβηρίαν, « en Perse, un peu au-dessus de l'Ibérie ». Lucien évoque ici probablement l'Ibérie caucasienne – et dans ce cas, il n'y a pas d'erreur géographique manifeste, puisqu'elle est contiguë à l'Empire perse. La consécutive est coupée par une parenthèse, dans laquelle Lucien explique ce que sont vraiment les dragons des Parthes. La première partie de la parenthèse, avant le point en haut, présente une construction attributive où le verbe être est sous-entendu. Le sujet, le démonstratif τοῦτο, a pour attribut σημεῖον, complété par le génitif πλήθους. Le sens de σημεῖον est ici technique : il s'agit non du « signe », ni de la « preuve », mais de l'« enseigne », au sens militaire. Le sens est donné dans le Bailly (rubrique I.7) : toutefois, le jury était parfaitement conscient de la difficulté qu'il y avait à l'identifier et a fortement valorisé les candidats qui y étaient parvenus. Le datif αὐτοῖς est un datif d'intérêt, litt. « pour eux », c'est-à-dire « pour les Parthes ». Dans la seconde partie de la parenthèse, le verbe οἶμαι n'introduit pas une infinitive : il est employé en incise. Le verbe principal ἄγει a pour sujet ὁ δράκων et pour COD l'adjectif χιλίους, « mille », qui fait référence à des hommes, c'est-à-dire à des soldats, sous-entendus : le substantif se déduisait de l'ensemble du contexte militaire.

Après la consécutive s'ouvre un balancement μέν ... δέ, qui marque ici une succession temporelle, comme l'indique l'opposition τέως μέν ... ἐν αὐτῷ δὲ τῷ ἔργῳ, litt. « jusqu'alors ... puis dans l'affaire elle-même », c'est-à-dire « d'abord [tant que les deux armées avançaient l'une vers l'autre] ... puis dans la bataille elle-même ». Le premier membre contient deux infinitifs coordonnés, αἰωρεῖσθαι et ἐμποιεῖν, qui dépendent encore du verbe ἔφη. Le sujet des infinitifs est le démonstratif τούτους, qui reprend les dragons. Le participe parfait ἐκδεδεμένους, « attachés », est apposé à τούτους, tandis que l'adjectif ὑψηλούς en est l'attribut par l'intermédiaire du verbe αἰωρεῖσθαι, litt. « sont suspendus hauts », c'est-à-dire « en hauteur ». Le second infinitif, ἐμποιεῖν, a pour sujet COD δέος ; le groupe πόρρωθεν ἐπελαυνόντων est un génitif absolu, dont le sujet, non exprimé, sont les Parthes, litt. « alors qu'ils s'avancent au loin ». Le second membre contient une anacoluthie, au sens où Lucien, tout en continuant à rapporter les paroles de l'historien, sort du discours indirect, en employant un verbe conjugué, ἐπαφιάσι, dont le sujet non exprimé n'est pas celui du membre précédent, les dragons, mais celui du génitif absolu, les Parthes. Le participe λύσαντες est apposé au sujet du verbe et a pour COD αὐτούς, qui reprend les dragons. La subordonnée au subjonctif éventuel, ἐπειδὴν ὁμοῦ ᾧσι, a pour sujet non exprimé les Parthes et leurs adversaires, litt. « lorsqu'ils sont ensemble », c'est-à-dire « lorsqu'ils en viennent aux mains, au corps à corps ». Là encore, le sujet devait être déduit du contexte. Pour toute cette partie, le jury avait bien conscience de la difficulté : il

a sanctionné légèrement les fautes de construction quand la copie ne s'éloignait pas trop du sens de la phrase et a fortement valorisé les candidats qui avaient saisi la syntaxe.

- ἀμέλει πολλοὺς τῶν ἡμετέρων οὕτω καταποθῆναι καὶ ἄλλους περισπειραθέντων αὐτοῖς ἀποπνιγῆναι καὶ συγκλασθῆναι.
Bien entendu, beaucoup de nos soldats ont ainsi été engloutis, et d'autres, alors qu'ils s'étaient enroulés autour d'eux, ont été asphyxiés et complètement broyés.

Après le point en haut, Lucien revient au discours indirect à l'infinitif : ainsi, les infinitifs coordonnés καταποθῆναι (inf. aor. passif de καταπίνω), ἀποπνιγῆναι et συγκλασθῆναι (inf. aor. passif de συγκλάω) dépendent de nouveau de ἔφη. Ils ont pour sujet πολλοὺς τῶν ἡμετέρων pour le premier, ἄλλους pour le second, c'est-à-dire les nombreux soldats de l'armée impériale (litt. « des nôtres ») tués par les dragons, selon le mauvais historien. La forme ἀμέλει concentre l'ironie de Lucien : c'est l'impératif du verbe ἀμελέω, litt. « sois sans inquiétude », employé adverbiallement, au sens de « bien sûr, sans aucun doute ». L'emploi est référencé dans le Bailly. Le groupe περισπειραθέντων αὐτοῖς est un génitif absolu : le participe aoriste passif περισπειραθέντων, litt. « s'étant enroulés autour de », a pour sujet non exprimé les dragons et pour complément le datif αὐτοῖς, qui se réfère aux malheureux soldats de l'armée romaine.

- ταῦτα δὲ ἐφ'esτώς ὄρᾱν αὐτός, ἐν ἀσφαλεῖ μέντοι ἀπὸ δένδρου ὑψηλοῦ ποιούμενος τὴν σκοπήν.
Et cela, il l'a vu, pour y avoir assisté en personne – en sécurité toutefois, puisqu'il a fait son observation depuis un arbre élevé.

Dans la dernière partie de la phrase, après le point en haut, le discours indirect à l'infinitif continue : le verbe principal est l'infinitif ὄρᾱν, qui dépend toujours de ἔφη. Son attribut, l'intensif αὐτός, est au nominatif, parce qu'il a le même sujet que le verbe introducteur, c'est-à-dire l'historien. Le participe parfait ἐφ'esτώς, de ἐφίστημι, a un sens intransitif, litt. « s'étant placé auprès », c'est-à-dire « étant présent ». Le participe ποιούμενος est également apposé au sujet ; il a un COD, τὴν σκοπήν, et deux compléments circonstanciels, l'un de manière, ἐν ἀσφαλεῖ, l'autre de lieu, ἀπὸ δένδρου ὑψηλοῦ. La particule μέντοι exprime ici une opposition entre le danger impliqué par le fait d'assister à une bataille si dangereuse et la sécurité conférée par la hauteur de l'arbre. Bien entendu, là encore Lucien est ironique : il vient de montrer de façon éclatante que l'historien n'y était pas, puisqu'il a pris les enseignes des Parthes, appelées « dragons », pour des dragons vivants.

- Καὶ εὖ γε ἐποίησε μὴ ὁμόσε χωρήσας τοῖς θηρίοις, ἐπεὶ οὐκ ἂν ἡμεῖς οὕτω θαυμαστὸν συγγραφέα νῦν εἶχομεν καὶ ἀπὸ χειρὸς αὐτὸν μεγάλα καὶ λαμπρὰ ἐν τῷ πολέμῳ τούτῳ ἐργασάμενον.
Et il a vraiment bien fait de ne pas s'approcher des bêtes féroces, car, pour notre part, nous n'aurions pas à présent un historien aussi admirable, et qui a lui-même accompli de sa main de grands et brillants exploits dans cette guerre.

Ce passage marquait une rupture dans le texte : après avoir longuement paraphrasé le récit incriminé, Lucien revient à son propos et assume directement l'ironie contenue dans l'adverbe et la particule εὖ γε. Il fallait construire le participe χωρήσας avec l'aoriste ἐποίησε accompagné de l'adverbe εὖ, un tour signalé par le dictionnaire (« bien faire de... »). La présence de la négation μὴ s'explique par la valeur conditionnelle du participe (littéralement : « il a bien fait s'il n'a pas... »).

Dans la subordonnée, il fallait prêter attention au déséquilibre du parallélisme opéré par Lucien : la conjonction καί coordonnait en effet l'adjectif θαυμαστόν et le participe ἐργασάμενον, tous deux se rapportant à l'accusatif συγγραφέα. L'adverbe οὕτως prenait ici une valeur intensive. Le jury a souvent constaté une méconnaissance des systèmes hypothétiques qui n'a pas permis aux candidats de repérer l'irréel du présent (ἄν... εἶχομεν). Plusieurs tournures insistantes devaient être rendues dans le cadre d'une version, quand bien même une traduction littéraire pourrait les atténuer, comme l'emploi du pronom personnel ἡμεῖς au nominatif, ou de l'adjectif αὐτόν, apposé au COD, et certes redondant avec la locution ἀπὸ χειρός. Il s'agissait bien, pour Lucien, d'insister plaisamment sur les mensonges d'un historien prétendant avoir pris part à la bataille ; Bailly traduisait d'ailleurs l'ensemble de l'expression ἀπὸ χειρὸς μεγάλα ἐργάζεσθαι (« accomplir de grandes choses par son activité personnelle ou son habileté »). Enfin, les adjectifs substantivés μεγάλα et λαμπρά laissaient se déployer les talents de traducteurs des candidats pour restituer aussi élégamment que possible le neutre pluriel, qui pouvait tout autant désigner des « actes » que des « exploits » — mais pas le récit lui-même, du fait du complément circonstanciel ἐν τῷ πολέμῳ τούτῳ.

- καὶ γὰρ ἐκινδύνευσεν πολλὰ καὶ ἐτρώθη περὶ Σοῦραν, ἀπὸ τοῦ Κρανείου δῆλον ὅτι βαδίζων ἐπὶ τὴν Λέρναν.
Et, de fait, il courut de nombreux dangers et fut blessé aux alentours de Soura, en se rendant bien évidemment du Craneion à la fontaine de Lerne.

Dans cette dernière phrase, un soin particulier devait être apporté à la traduction des prépositions, sous peine de faux-sens : suivie de l'accusatif, περί dénotait ainsi « les environs de » Soura, cependant que le texte opérait une nette opposition entre la provenance (exprimée par ἀπὸ et le génitif) et la destination (rendue par la préposition ἐπὶ suivie de l'accusatif). Le comique de la situation résidait là encore dans le jeu sur les toponymes : comment l'historien fallacieux aurait-il pu être blessé non loin de l'Euphrate, sans avoir jamais quitté Corinthe ? Ainsi, il était préférable de faire sentir que Lerne évoquait la fontaine de Corinthe, et non le lac d'Argolide : le jury a volontiers accepté ici une glose (« la fontaine de Lerne »), ou la graphie « Lerna » — mais n'a pas poussé sa tolérance jusqu'à considérer comme plausible un voyage « vers la lèpre ».

La difficulté principale de cette dernière phrase tenait à l'emploi de la locution adverbiale δῆλον ὅτι (parfois orthographiée δηλονότι) au sens de « bien évidemment ». Le participe βαδίζων, apposé au sujet, prenait ici une valeur gérondive. Enfin, l'aoriste passif a posé des difficultés d'analyse : pourtant, le Bailly guidait les candidats vers le verbe τιτρώσκω, via la forme ἔτρωσα.

Il importait, plus globalement, de rendre le comique de ce dernier passage, qui faisait office de chute : en effet, la juxtaposition de Soura et de référents corinthiens produisait un contraste plaisant en forme de démenti flagrant.

En guise de brève conclusion, nous rappellerons, comme les années précédentes, l'importance, pour les candidats, d'améliorer leur familiarité avec le grec par une fréquentation assidue des textes, seul moyen d'acquérir un véritable sens de la langue. Il convient aussi de respecter la méthodologie de la version que leur inculquent sans nul doute leurs professeurs : un texte grec doit d'abord être attentivement lu et rigoureusement analysé et construit. Le jury tient également à rappeler que la traduction mot à mot, sans aucun souci de présenter un texte cohérent ni syntaxiquement correct dans la langue cible, ne saurait constituer un travail acceptable (ni fructueux) dans le cadre d'une version de concours.